

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 71 (1932)
Heft: 21

Rubrik: Lo vîlhio dèvesâ
Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOÛ
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Agence de publicité Amacker
Palud 3, Lausanne.



PE LÈ MISE DE BOU

STI dzo. l'étant ti quie, ti le mijão dâo velâdzo : païsan, vegnolan, bourla-bou, boutequan, tsapouet, martsau, tapanseillon, molâre et ébenistère ; le z'on pansu quemet dâi tiudre, le z'outro asse chet que dâi fou d'outse ; dâi barbe nâire quemet dâi corbé, âo bin rodze que dâi pâi d'etàirou. âo grise quemet dâi miolle. Ein etài mîmameint vegnâi de la vela, dâi marchand de bou, -ê-te pas de bî savâi. Permi leu ein avâi assebin dâi gringalet et dâi coo asse gros que dâi moulin à vannâ. Et pu, l'è su que lâi avâi Fridolin, du que l'è li que mè l'a contâ.

Lo cabaret etài bin mé pllicin que lo moti, dâi demeinde que lâi a. Le z'on voliâvant misâ dâi mouno, on tau l'avâi fam de fâscene, Djedion l'etài po dâi passi, Davi po dâi fourron, Djabram dâo netteyâdzo, Iodi (Claude) po dâi pertse et le marchand l'arant voliu de tot et principalement dâo grand bou, po cein que lâi a mé à gagnî.

De bî savâi que l'a faliu lière le condechon, po lo païemeint principalement. Et pu, pas laissi lo bou trào grantener su pllièce. Sein comptâ le z'êchute, le z'interêt et tot lo diâbllo et son train. Et, po fini, sè desâi que le mijão dèssant dere fè et qu'on le z'ouïte quand betâvant oquie dèssu po misâ.

Ti cliiâo dzein à roulière l'ant remet lo fêtu de l'âo bruleau dein lo mor, sein rein dere, l'ant fé duve âi trâi terye, latsî la fougâre âo cârro dâi pote, sè molhî on bocon la coraille avoué l'âo bâire. Le marchand à cazvinka l'ant rallumâ l'âo cigare. sè sant de quaque gouguenette... et la misâ l'a eimmodâ.

— On mouf, veingt franc.

— Veingt-ion que fasâi on marchand.

— A veingt-ion... veingt-dou, vo z'îte dou...

— Veingte-trâi, dit on outro.

— A veingte-trâi, ...veingte-quatro. Trâi iâdzo l'averto, reinmuo l'échute à clii que remettra. A veingte-quatro po la première, veingte-quatro po la seconda, à veingte-quatro... adjugé, à Semyon.

Et on ouyâi lo marchand que desâi :

— Quemet à Semyon ! Semyon n'a rein de. L'è mè que i'è misâ. Cein sè pâo-te. Crayé que l'è mè que tegnè.

L'è su que Semyon n'avâi rein de, mâ l'avâi fé signo avoué on dâi et lo bouclan l'avâi comprâ. Lo marchand pouâve sè panâ.

Clli commerce n'a pardieu pas botsi. Le marchand misâvant prâo à voix qu'on oïessâi. Mâ le dzein dâo velâdzo. leu, lèvâvant on dâi, breinnâvant la man, clinnâvant la tita, cliiâvant on get, menâvant lau pote d'avau ein amont, regregnâvant l'âo nâ quemet le counet, et tot cein voliâve dere : « On franc ! » On arâi djurâ ou mouf de sindzo. Le marchand lâi compregnânt rein. Sè crayant adî que la misâ etài à leu et pu... vouaih !... l'etài on mouet que l'avâi po fini.

Le bourmâvant, que faillâi vère, mâ n'étant pas fotu d'avâi onn'êchute. Quecha, tot parâi ! Fridolin, qu'etài suti quemet on dzudzo. ein a zu iena, iena et pu l'è tot. Le dzein à mena l'avant tot recolta...

Mâ Fridolin s'è revâindzî. Quaque dzo aprî, quand l'a zu prâi sa misa, po lo pâyement va vè lo bossî et lâi fâ onna mena à crèvâ de rire : on get cliiô. breinneint onn'orolhie, lo mor refregnu, ein regregnoleint le djôte, qu'on arâi djurâ on veretâbllo sindzo. Mâ pas on batse que lâi baille. Pu ie fâ dinse âo bossî.

— Ora, vo z'îte payî.

— Quemet cein ?

— Oï, avoué dâi mene quemet vo quand vo misâde. Vo pâio ein mouniâ de sindzo. L'è dinse que fant.

Et po ravâi l'âo z'erdezint, le z'autoritâ l'ant bo et bin faliu que l'aulant racontâ l'affère à l'huissî exploitant que l'a risu.

Et, po avâi la paix, Fridolin l'a assebin payî autrement.

Mâ ora, ne misant pe rein mé avoué lo dâi, le man, lo nâ, le get et le z'orolhie.

Marc à Louis.

REFLEXIONS SUR LE DESARMEMENT

L faut absolument supprimer la guerre parce que, avec l'ampleur qu'elle prend, elle devient un acte comparable à celui de Samson secouant les colonnes du temple de Dagon et s'ensevelissant sous les ruines avec les Philistins. Elle est le plus grand des fléaux au point de vue moral comme à tous les autres points de vue. Nous devons à la guerre nos difficultés actuelles, notre lamentable pauvreté, nos souffrances sans nombre, le bolchévisme, qui veut bannir toute religion comme si la religion n'était plus pour la plupart des pauvres humains la grande consolation, la source de courage, de foi, de charité et d'espérance. Il n'est donc plus permis de ne pas maudire la guerre.

Emile Faguet a dit : « Les guerres civiles sont la dernière des choses exécrables ». Et il a ajouté : « Toutes les guerres sont des guerres civiles, mais il faut regarder la guerre d'un oeil triste et intrépide, quand il y va de la patrie ». En effet, on n'a choisi ni sa patrie ni sa mère, et cependant notre patrie et notre mère sont, pour chacun de nous, ce qu'il y a de plus sacré ; elles nous sont plus précieuses que tous les biens du monde, que la vie même.

Celui qui ne défendrait pas sa patrie et sa mère quand un forcené leur fait affront. serait un être dénaturé, un lâche, un monstre. Or, jusqu'à présent, il nous a fallu être toujours prêts à défendre notre mère et notre patrie et, suivant l'expression de Marc-Aurèle « nous résigner virilement à la guerre sans l'aimer. » Anatole France a dit : « Les vertus militaires ont enfanté la civilisation toute entière. Un jour, des guerriers armés de lances de silex, se retranchèrent avec leurs femmes et leurs enfants et leurs troupeaux derrière une enceinte de pierres brutes. Ce fut la première cité. Ces guerriers bienfaisants fondèrent ainsi la patrie et l'Etat. Ils assurèrent la sécurité publique. Ils suscitérent les arts et les industries de la paix, qu'il était impossible d'exercer avant eux. Ils firent naître peu à peu tous les grands sentiments sur lesquels l'Etat repose encore aujourd'hui. Avec la cité, ils fondèrent

l'esprit d'ordre, de dévouement et de sacrifice, l'obéissance aux lois et la fraternité entre les citoyens. » Mais il nous est permis de souhaiter que les droits de la plus modeste des mères, de la plus humble des patries, prennent un caractère tellement sacré que le dernier des goujats et le plus abominable des coquins considèrent désormais comme un sacrilège d'oser y porter atteinte. Et cela sera quand les peuples auront décréte que la force, la brutalité et la violence ne primeront plus jamais le droit, fut-ce celui du plus chétif ; quand la civilisation aura décidé une fois pour toutes que le plus petit des peuples est le maître absolu chez lui, que ses frontières sont inviolables et qu'il n'est plus permis de contraindre un homme à renier sa patrie ou sa mère. Alors la guerre aura vécu et le rôle de l'armée se bornera à assurer l'ordre à l'intérieur et à se faire la gardienne des vertus qu'elle a fait naître.

ANECDOTE

LES humoristes ont quelque fois des fantaisies vraiment drôles. On sait qu'Alphonse Allais, appelé à un régiment pour y faire une période de 28 jours, y arriva en disant : « Bonjour, messieurs, dames ». On eut beau lui faire remarquer qu'il n'y avait pas de dames au régiment, il déclara qu'il ne pourrait jamais se déshabituer d'une vieille formule dont il usait depuis qu'il était civil, et qu'il ne voyait aucun intérêt à la dédaigner pour une période si brève, attendu qu'il serait obligé de la reprendre en rentrant dans le civil, où, Dieu merci, il y avait des dames.

MA PREMIÈRE FONDUE

L'ÉTAIT en 1880. Avec tant d'autres jeunes Confédérés d'outre-Sarine je voulais voir ce « Welschland » qu'on avait fait miroiter devant mon imagination comme étant un vrai pays de Cocagne. Et comme il s'agissait de gagner plus ou moins sa vie — plutôt moins que ce qu'elle coûtait, — tout en apprenant la langue française, je débutais comme garçon de magasin dans la maison Albert Barbey, bonneterie-mercerie, rue Pépinet où se trouve aujourd'hui la librairie des Semailles.

Un lundi matin, j'avais un colis à consigner à la gare d'Echallens. En traversant le pont Pichard, à ce moment encore à trois étages visibles, j'avais remarqué à la devanture du café du Midi, — à la même place où il se trouve encore aujourd'hui — un écriteau : *Tous les lundis, fondue.*

Fondue ? Qu'est-ce que cela peut bien être ? me demandai-je, en faisant ma besogne. Et tout en ruminant ce problème, je repassais devant le dit café du Midi. L'écriteau exerçait un pouvoir fascinateur. Dans mon ignorance, je me disais : « Cela doit être une petite gourmandise pas chère. » — Le seul moyen de savoir, c'était d'entrer et de commander.

Et j'entraî. La tenancière, Mme veuve Gret, tricotait derrière le modeste comptoir. Par-dessus ses besicles, elle toisait ce jeune client matinal, encore inconnu d'elle.

Une jeune Bâbeli s'avance, timide : « Guesqu'il faut ? » Avec une légère hésitation, je commande : « Deux décis et une fondue ! » C'était aux envi-